



Jean Grégor Pierre Péan

COMME ILS VIVAIENT

À la recherche des derniers Juifs de Lituanie



SEUIL

COMME ILS VIVAIENT

Jean Grégor
Pierre Péan

COMME ILS VIVAIENT

À la recherche
des derniers Juifs de Lituanie

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Photo en couverture : Famille Davidow, Skuodas, 1937

ISBN 978-2-02-136821-5

© Éditions du seuil, mars 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« On avait sûrement calomnié Joseph K...,
car, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté
un matin. »

Franz Kafka, *Le Procès*.

La pièce de théâtre

J'ai écrit une pièce de théâtre intitulée *Je suis Carl Jäger* et qui, après des mois d'un parcours que beaucoup de gens du métier connaissent – trouver le metteur en scène, les acteurs, répéter, etc. –, a abouti à une seule et unique représentation, sorte de lecture améliorée, au théâtre Hébertot, où le directeur avait eu la gentillesse de nous accueillir.

Je dis lecture améliorée, car nous nous étions déjà réunis dans divers appartements, mais jamais dans un théâtre. Chacun des acteurs était assis sur une chaise, face au public, et lisait son texte. En retrait, le metteur en scène Hervé Van der Meulen surveillait ses comédiens, et lisait les didascalies. Dans la salle, se trouvait une bonne cinquantaine de personnes. Amis, contacts, producteurs.

Ce fut un moment très émouvant. Voir des personnages pour lesquels j'avais investi du temps, beaucoup de moi-même, fut une expérience forte. Comme si j'avais attendu ce moment des années durant. Quand vous êtes écrivain, vous avez l'habitude que vos personnages sombrent dans le non-dit. Avec la pièce, sur scène, les personnages se sont réveillés, ils parlaient, se

lâchaient sous les projecteurs et, même, nous faisaient rire. J'étais fasciné.

En réalité, plus le temps a passé, et plus cette unique représentation est devenue importante. D'ordinaire de nature amnésique, très peu de souvenirs précis peuplent ma mémoire. Mais, sans d'abord que je comprenne pourquoi, la pièce dans son entier est restée intacte. Je me souvenais des répliques drolatiques de mon ami d'enfance, l'acteur Gilles Ostrowsky (il jouait Jacques Martin), du long discours de Romain Cottard, debout sur un escabeau (il interprétait Carl Jäger), et ce avec une clarté qui me surprenait. Un an après, cette clarté était toujours la même. En conduisant, il m'arrivait de reprendre des tirades de tel ou tel acteur. Juste par plaisir, j'aimais prononcer leur texte. Je n'avais pas conscience de ce qui m'arrivait, je sentais que cette pièce était comme un de ces films auquel on s'accroche et dont on connaît les répliques par cœur, un de ces films auxquels on est attaché, viscéralement attaché.

Puis, quand ce fut trop fort, anormalement fort, je me suis posé la question : pourquoi ces souvenirs sont-ils si tenaces et cristallins ? Je trouvais quelques éléments de réponse : j'ai vécu plus de deux ans dans la peau du héros de la pièce, ce Carl Jäger. L'attachement était donc logique. Deuxième point, celui qui arrive à contretemps et qui soudain vous prend de cours : je n'avais cessé de penser aux hommes, femmes et enfants dont il était question dans la pièce. Ces personnes qui avaient été assassinées en quelques mois, en 1941, dans le sillon de l'armée allemande.

J'essaie de trouver la phrase la plus percutante pour résumer la pièce : un jeune homme du nom de Carl Jäger découvre que son homonyme – Karl Jäger –

est responsable d'un massacre de masse en Lituanie. Le fait de porter le même nom le perturbe au point d'être obligé d'abandonner son métier de représentant de commerce, et de se rendre en Lituanie, avec son collègue – un vieux représentant du nom de Jacques Martin – afin de comprendre ce qui s'y est passé.

Pour le jeune Carl Jäger, l'homonymie était devenue une sorte de nuage noir qui l'empêchait d'être heureux, et qui reléguait son métier de représentant de commerce à une activité des plus absurdes. Comment peut-on vendre des shampooings et des stylos, quand, soudain, la conscience aiguë d'une des tueries les plus folles du xx^e siècle vous hante ? Quand cette éradication – liquidation comme disaient les Allemands – reste pour lui absolument incompréhensible ?

Qu'est-ce qui m'a amené à me pencher sur la Lituanie ? À créer Carl Jäger ? Et pourquoi ?

En remontant le fil du temps, il me semble que tout a commencé après la lecture de *Si c'est un homme* de Primo Levi¹. Le livre m'a marqué à tel point qu'un jour – il fallut quelques années pour une maturation complète – c'est tombé comme une évidence : je fis mien le principe de Levi, celui qui sous-tend son livre. À savoir : qui que vous soyez, où que vous soyez, ayez une pensée pour les âmes qui ont erré dans les camps en attendant leur fin. Quels que soient votre activité, votre religion, votre sexe, vos motivations, gardez en tête que *cela* a existé, manière de rendre justice à ces êtres dont le passage sur terre a fini en enfer.

1. Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Turin, De Silva, 1947, Turin, Einaudi, 1958 ; trad. française, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1988.

La volonté de comprendre ce que Primo Levi nous décrit s'est alors emparée de moi et, à l'instar de mon héros, je me suis mis à dévorer tous les livres ayant trait à la question. Ces lectures m'ont mené à l'origine de la grande mécanique de destruction des Juifs d'Europe. Et, dans cette course folle, la Lituanie figure en bonne place, à un moment clé de l'entreprise. Nous sommes à l'été 1941. Le 22 juin à 3 heures du matin, Hitler lance ses troupes à l'assaut des territoires russes, pour une opération connue sous le nom de « Barbarossa ». Parmi les territoires qui serviront de paillason, et qui seront balayés en quelques semaines, les pays Baltes. Et parmi eux la Lituanie.

Les Allemands impliqués dans cette guerre éprouvent le plus grand mépris pour les Juifs de cette région – les *Ostjuden* –, qui sont non seulement juifs, mais, qui plus est, de l'Est et, à ce titre, doublement des sous-hommes. La dynamique de conquête en direction de Moscou est telle, qu'en cet été 1941, dans un déferlement de *Panzern*, des troupes surentraînées, galvanisées par le secret et la haine des ennemis judéo-bolcheviques sont lâchées, et le pire se dessine déjà pour les Juifs lituaniens. Pour ces *Herren*, ces « seigneurs », pour ces hommes auxquels on a parlé de l'espace vital comme d'un projet essentiel dans le futur, les actuels habitants de ces territoires ne sont rien, et c'est ainsi qu'ils seront considérés.

Le pacifisme de la population installée sur ces terres depuis des siècles contraste de façon flagrante avec la folie furieuse de l'élan nazi. D'un côté, le calme, des villes où la vie culturelle et politique foisonne, et puis cette province qui ne ressemble à aucune autre, jalonnée de *shtetls* (nom donné aux villages du *Yiddi-*

shland), îlots bouillonnants où les familles sont regroupées dans un tissu social très fort et perpétuant une culture, tout en cherchant à la renouveler. De l'autre côté, cette volonté de conquête et d'anéantissement. La haine du Juif et du communiste hante les soldats de la Wehrmacht, mais aussi les troupes de sécurisation, appelées *Einsatzgruppen*. Nous avons assez vu de films et de documentaires sur la question : cela nous le savons, nous savons à quel point les années trente en Allemagne ont été marquées par une propagande jamais égalée jusque-là.

Dans cette soif d'en savoir plus, dans cet amas de documentation, de livres, de témoignages, je suis un jour tombé sur le rapport Jäger, et ce fut pour moi un véritable tournant : ce moment où l'on s'arrête. Où l'on arrête, toutes affaires cessantes. Le document avait été traduit, sur un blog spécialisé dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. J'avais été obligé de l'imprimer. J'avais besoin qu'il fût sur papier pour le lire.

Le rapport Jäger est un document de neuf pages daté du 1^{er} décembre 1941, où sont comptabilisées 137 346 victimes des nazis en Lituanie, sous le commandement d'un colonel SS du nom de Karl Jäger. Neuf pages dactylographiées avec soin et où l'application bureaucratique, le sens du détail contrastent avec la mort présente à chacune des lignes. À chaque jour, correspond un lieu où ont été assassinées des personnes, avec découpage en sous-catégories : hommes, femmes, enfants. Neuf pages remplies de ces lignes tout aussi marquantes les unes que les autres, et où l'accumulation donne la nausée.

Est-ce bien d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés dont Karl Jäger parle là ? Le rapport est impeccable, renseigné, détaillé, jusqu'aux commentaires qui ressemblent à « bon, on a essayé de faire de notre mieux, et franchement, on a bien travaillé, vous voyez ? ».

En lisant ce rapport, en lisant ces chiffres, cette accumulation de chiffres, on a l'impression qu'il s'agit du document comptable d'un abattoir. Sans doute existe-t-il de tels rapports dans des boucheries industrielles, détaillant le nombre de bêtes abattues par mois. Ici il s'agit d'hommes, de femmes et d'enfants. Ceux justement qui allaient m'obséder autant que le héros de ma pièce de théâtre.

Marqué par le rapport, je m'étais rendu en Lituanie en 2012, et c'est là que l'idée de la pièce m'était venue. Comme le jeune Carl Jäger, j'avais voulu retrouver les traces de Karl Jäger, celles des massacres perpétrés pendant cinq mois, qui éradiquèrent tout un peuple entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} décembre 1941. Je m'étais, comme mon héros, déplacé dans les forêts de pins, cherchant le souvenir de ce qui s'y était passé, remontant les chemins que ces damnés avaient emprunté, avant d'être abattus, me recueillant devant ces lieux que rien d'autre que mon imagination – ou une pierre de marbre gravée en yiddish – avait fini par délimiter. J'avais essayé de comprendre, et, comme le jeune représentant de commerce de ma pièce, je n'y étais pas parvenu.

Un jour de l'été 2016 où je me trouvais chez mon père, je lui ai fait part de cette pièce qui m'obsédait. Il était à son bureau, comme à son habitude, entouré

d'appareils : téléphone fixe, mobile, ordinateur portable. Il prit soin de tout déconnecter pour écouter mon histoire. Son visage ne laissait rien transparaître, mais je sentis que mon récit le captivait.

– Tu veux comprendre, c'est normal, me dit-il. C'est une chose que nous voulons tous comprendre. Et cela s'exprime différemment chez toi. Le théâtre, ça rend les gens vivants.

Avec le recul, c'était étonnant de voir qu'en une phrase, alors qu'il découvrait mon sujet et mes préoccupations, il était parvenu à tout résumer : le théâtre, oui, rendait les gens vivants, et il ne croyait pas si bien dire. Dans une des scènes finales de ma pièce, une famille de Juifs lituaniens dînait, et c'est seulement ainsi que le jeune héros déboussolé allait pouvoir envisager un retour à la vie : en les regardant, en les entendant, en les voyant bouger, en les *mettant en scène*. Je verrais de nombreuses fois Gilles Ostrowsky par la suite. Pour aller plus loin. Gilles était acteur, mais aussi fils d'un Juif originaire de la région d'Odessa. Dans l'unique représentation de *Je suis Carl Jäger*, il s'était retrouvé autour d'une table exactement comme l'un de ces Litvaks (terme utilisé pour désigner les Juifs de Lituanie), et ce dîner aurait pu avoir lieu à la fin des années trente dans une petite ville comme Skuodas, ou Rokiškis, ou encore Marijampolė. Gilles me confierait l'émotion qu'il avait connue à ce moment-là : « Quand tu joues un personnage, tu es ce personnage, tu es donc son époque, tu es ses peurs, ses contradictions. » Rendre les gens vivants.

Mon père dans son bureau découvrit le rapport Jäger à mesure que je le lui décrivais. Et quand je me mis

à détailler ce que je savais de ces neuf pages, je le vis prendre son petit carnet et noter quelques mots. Il fait cela lorsqu'il enquête et que, soudain, des idées lui traversent l'esprit, des connexions, des noms. L'évocation de ce rapport le saisissait dans le sens physique du terme : je le voyais se redresser, et je sentais que, soudain, il devenait un homme à l'affût, me posant des questions sur Karl Jäger, auxquelles j'eus bien du mal à répondre.

C'était un résumé de ce que nous étions, ce moment : j'arrivais avec des idées sur le théâtre, la création, tandis qu'il prenait le chemin à l'envers, par le truchement des faits concrets. Les quelques questions qu'il lança étaient pourtant celles que je m'étais souvent posées, les laissant à l'abandon, persuadé que je serais bien incapable d'y répondre : comment ce rapport avait-il traversé l'après-guerre ? Que cachait-il, mais aussi que révélait-il ? Comment ce document si fou, si compromettant avait-il échappé à la volonté des nazis d'effacer toutes les traces de leurs actes ? Enfin comment ce Karl Jäger avait-il vécu après la guerre ? Comment était-il mort ? Ce rapport l'avait-il obsédé lui aussi ? Avait-il éprouvé des remords ? Comment un homme civilisé avait-il pu en arriver là, à rédiger une liste aussi effroyable ? Et puis cette interrogation centrale, à laquelle j'avais tenté déjà quelques débuts de réponses, et qui venait comme un nécessaire contrepoint : qui étaient ces gens dont aucun nom, aucun métier, aucune description ne figurait ?

– Ce serait bien de faire un livre sur ceux que cache la comptabilité du rapport, dis-je, enfin qui ils étaient et comme ils vivaient, tu vois ?

En même temps que les questions fusaient, je devinais son envie d'y répondre. Pas d'y répondre simplement, non. Y répondre à sa façon, c'est-à-dire, fouiller, chercher, appeler des personnes, consulter des livres et consigner des notes dans un petit cahier. Avancer doucement et suggérer des pistes. Discuter avec moi.

Alors nous nous sommes regardés, et si je ne connaissais pas exactement la manière dont il l'exprimerait, je devinais la teneur des mots qui allaient suivre et qui ouvriraient ainsi une nouvelle période de ma vie. Il soupira et me dit :

– Je peux t'aider, si tu veux.

Ces gens

Présentés comme cela, dans ce rapport, les gens qui y figurent n'avaient pas beaucoup d'avenir dans notre mémoire. Celui qui tombe par hasard sur le rapport Jäger en naviguant sur internet et donc qui parcourt une à une les lignes où ils sont mentionnés a forcément une image très restreinte de ce qu'ils sont. Cette image, c'est bien Karl Jäger qui nous l'impose. C'est lui qui mentionne ces gens comme étant juifs.

Nous sommes désolé mais rarement quelqu'un s'est présenté à nous en disant « je suis juif ».

Pire peut-être, les lignes du rapport évoquent en nous des images qui ont remplacé toutes les représentations qu'on aurait pu se faire de ces gens. Celles de ceux qui courent vers des fosses, des gens pouilleux, sales, traînant des baluchons informes. Comme s'ils avaient toujours vécu ainsi. Certaines photos sont si connues qu'elles viennent aussitôt parasiter notre perception : souvenons-nous de la photo de cet enfant du ghetto de Varsovie, qui lève les mains. Il y a aussi cette photo connue sous le nom du « Dernier Juif de Vinnitsa » : un homme dans une fosse au regard apeuré, à la chevelure

défaite, portant une veste fripée, regarde l'objectif tandis qu'un Allemand pointe son pistolet sur sa tempe, et que les autres soldats semblent savourer le spectacle. Cette dernière photo, si l'on ne sait pas spécialement la nommer, nous l'avons vue. Le lien que nous avons maintenant à l'actualité, ou aux sujets qui soudain nous intéressent, consiste pour beaucoup d'entre nous à saisir quelques mots sur internet, et ces derniers sont associés à des images.

Il y a là une forme d'injustice, qui s'ajoute à toutes les autres. La fin de ces gens aurait en quelque sorte déséquilibré la représentation que nous avons d'eux, et l'aurait emporté sur le reste. La fin de leur existence aurait tout ramassé sur son passage. Pour couronner le tout, Karl Jäger aurait réussi à effacer le souvenir de leurs vies avec son rapport et sa comptabilité, même avec les années. Surtout avec les années.

Pourtant ces gens ont eu une vie. Ils n'ont pas passé leur existence en guenilles, le regard apeuré. Ils n'avaient pas spécialement peur, et même s'ils s'inquiétaient de la situation générale en Europe – surtout après l'arrivée de Hitler au pouvoir –, ils gardaient confiance en l'humain et il leur semblait qu'ils ne pouvaient rien connaître de pire que ce qu'ils avaient vécu lors de la Première Guerre mondiale.

Car, en mai 1915, ils furent des dizaines de milliers, parmi les Juifs de Lituanie, à découvrir l'existence d'un décret leur imposant de quitter leurs maisons dans les délais les plus brefs, pour se rendre dans des villes du centre de la Russie. En quelques heures, ils furent des dizaines de milliers à partir dans des wagons de marchandises, sur des charrettes, parfois à pied. Ils ont



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
REPRODUIT ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018 N° 136818 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE